

SOISSONS, BERCEAU DE LA FRANCE

C'est sous un beau soleil matinal que nous embarquons, le 10 octobre 1993, vers Soissons dont Monsieur RANGEON nous donne les grandes lignes : Sous préfecture de 32.000 habitants, sur la rive gauche de l'Aisne et sur l'immense plateau calcaire du Soissonnais. C'est une riche région agricole, occupée dès le néolithique.

Le passé de Soissons est prestigieux : ville résidentielle gallo romaine depuis 15 av J.C., elle sera ville d'évêché dès le III^e siècle et surtout, son titre de gloire, PREMIERE CAPITALE de France, après la victoire de CLOVIS, roi des Francs Saliens, en 476, sur le général romain SYAGRIUS. On sait que c'est à la fin du V^e siècle, lorsque Clovis étendit son royaume vers la Somme et la Seine que se situe le fameux épisode du Vase de Soissons raconté par Grégoire de Tours ; Clovis y subit un grand affront : lors du partage de butin, il sollicita un vase désiré par son ami Rémi, évêque de Soissons. Un soldat le brisa en lui disant : " Tu n'auras, ô Roi, que ce que le sort te donnera. " Ce n'est qu'un an après que Clovis se vengea froidement : reconnaissant le soldat, lors d'une inspection des troupes, il lui reprocha la mauvaise tenue de ses armes et jeta sa francisque par terre. Et comme le soldat se baissait pour la reprendre, il lui fendit le crâne en lui disant : " Ainsi as-tu fait du Vase de Soissons. " Et on ne peut manquer d'évoquer, après la fameuse bataille de Tolbiac en 496, le baptême de Clovis avec trois mille de ses guerriers, par Rémi qui prononça la phrase célèbre : " Courbe la tête, fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré. "

Monsieur RANGEON nous rappelle que, sous les Mérovingiens et également les Carolingiens, la force vive de la nation n'est pas vraiment le roi mais surtout l'Eglise (Pape, moines, clercs) qui possède et dispense le savoir. De cette époque il ne reste que deux cryptes : celle de l'abbaye de Saint Médard inaugurée par Charles le Chauve en 841, où se trouve le tombeau du roi Clotaire I, fils de Clovis, et celle de l'abbaye de Saint Léger (XI^e siècle).

Mais ce n'est qu'au XII^e - XIII^e siècle que l'on commence à construire de beaux édifices à la gloire du Seigneur. Les deux principaux, l'abbaye de Saint Jean des Vignes (au moins ce qu'il en reste) et la cathédrale sont l'objet de notre randonnée.

Écoutons notre excellente guide, Madame DUFOUR, qui nous a fait partager toute la journée sa passion et sa connaissance de ces prestigieux monuments.

ABBAYE DE SAINT JEAN DES VIGNES

Bâtie sur une éminence en 1076, grâce à Hugues Le Blanc, seigneur de Château-Thierry, repentant, elle fut dédiée d'emblée à Saint Jean et occupée par des moines augustins. Ceux-ci cultivèrent des plantes médicinales pour soigner toutes sortes de maladies, en particulier la " danse de Saint Guy ", ce qui explique l'abondante décoration florale de l'abbaye. Elle s'appela rapidement " des Vignes " car celles-ci envahirent très vite les vastes pentes qui entouraient l'abbaye.

Mais les bâtiments actuels ne datent que du XIII^e siècle : 1230, début de la construction de l'église, fin XIII^e pour le portail et XIV^e pour l'étage de la rose et le cloître. La Guerre de Cent Ans interrompit la construction pour s'intéresser davantage aux remparts. Celle-ci ne reprit qu'un siècle plus tard pour les tours, Nord terminée en 1495 et Sud en 1520.

Lors des guerres de religion, fin XVI^e siècle, beaucoup de manuscrits ont disparu : mais les moines, dans leur fuite, en ont sauvé un grand nombre.

C'est sous la Révolution, vers 1790, que les militaires se sont installés dans l'abbaye pour près de deux cents ans, jusqu'en 1975, sauvant ainsi au moins l'essentiel. Paradoxalement la destruction de l'église de 1806 à 1820 est due à l'évêque de Soissons pour restaurer la cathédrale,

très abîmée par le temps. Comme il " n'avait pas la conscience tranquille " il conserva la façade pour sa valeur historique. A son exemple, les militaires ne vont pas se gêner et détruisirent la sacristie, la salle capitulaire et le cloître (dont deux bras furent sauvés pour la Société Historique nouvellement créée).

Lors de la guerre de 1870, des obus pulvérisèrent le remplage de la rose et mirent le feu près des portails, et durant les deux grandes guerres mondiales, ce sont les tours qui furent touchées.

De l'église, qui avait les proportions d'une cathédrale, il ne reste que la façade. L'essentiel de celle-ci est représenté par les trois portails surmontés de galbes, ce qui donne une plus grande légèreté à l'architecture. C'est à ce niveau que se trouvait une très belle Vierge du XIV^e siècle, accompagnée de Saint Jean Baptiste à sa gauche, le patron de l'abbaye, et de Saint Augustin, à sa droite, le patron de l'Ordre. Trois guirlandes florales étagées font le tour de l'édifice : la première au niveau des galbes, la deuxième, à la base de la rose, la plus belle ; la troisième, au petit pignon entrecoupée de têtes d'animaux.

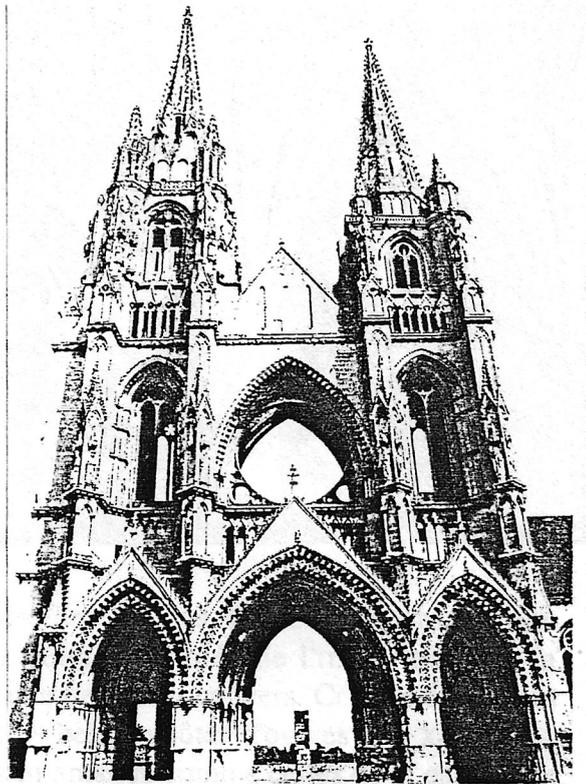
Parmi cette abondante décoration florale, il faut souligner la présence de l'armoise, appelé au Moyen Age " l'arbre de Jean ", petit buisson aux feuilles d'un gris argenté sur le revers, que l'on cueillait le soir du 23 juin pour le pendre dans les chambres car il avait la propriété de protéger de la foudre, des spectres et des maléfices.

A l'étage de la rose, de nombreuses statues ornent les contreforts, deux par deux. Citons en particulier une belle Vierge du XIV^e siècle, majestueuse, Saint Mathieu portant le livre des Evangiles, Saint Jean l'Evangéliste, Saint Paul, les deux Saints Jacques, le Majeur avec sa pannetière et le Mineur avec son bâton, symbolisant son martyre. Jeté du haut du Temple de Jérusalem, c'est un tisserand qui l'acheva avec son bâton. Rappelons-nous celui du portail central de la cathédrale d'Amiens qui a le même attribut.

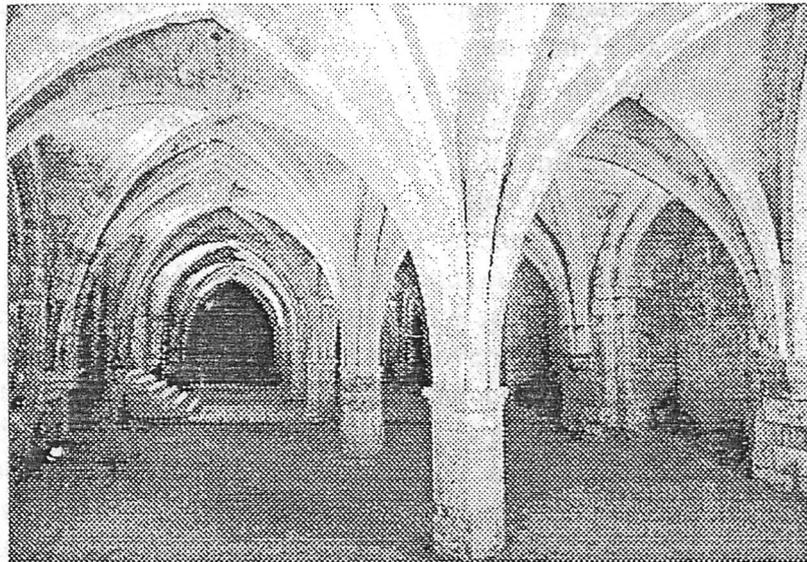
Les tours, plus tardives, sont du gothique flamboyant. La tour Nord, de vingt-cinq ans plus jeune, est plus haute (80 m au lieu de 75 m pour la tour Sud) et surtout plus décorée. Parmi les sculptures, notons-en deux qui ont un intérêt particulier : une Sainte Véronique qui témoigne du culte de la Sainte Face dans la région, car le pape Urbain IV avait fait don à sa sœur, abbesse en Thierache, d'une copie de la Sainte Face. Elle se trouve au Trésor de la cathédrale de Laon. Citons également la niche représentant le Christ en jardinier se montrant après sa Résurrection à Marie Madeleine, épisode qui ne se trouve que dans l'Evangile de Saint Jean (ch. 20). C'est pourquoi ce motif n'est visible que dans les édifices consacrés à Saint Jean.

Les flèches, aux fines balustrades, sont percées de fentes étroites pour permettre au vent de passer à travers et d'empêcher ainsi les bourrasques violentes de renverser les tours. Il est intéressant de noter que cet ingénieux procédé, largement utilisé actuellement dans les gratte-ciel modernes (à Hong-Kong, certains treizièmes étages d'immeubles ne sont pas construits pour laisser passer le vent), était déjà connu au Moyen Age.

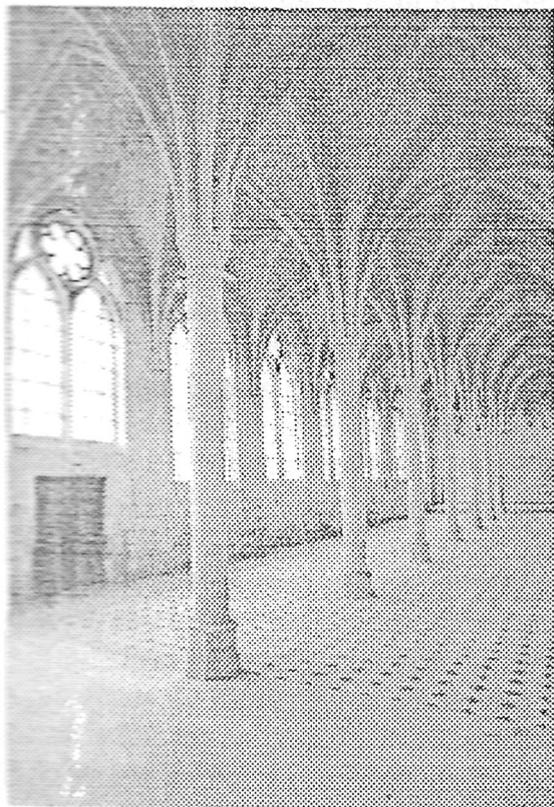
Il reste également un beau cellier enterré. Il est couvert de très belles voûtes d'ogives avec des nervures soissonnaises, aux arêtes abattues et non arrondies, retombant sur des colonnes octogonales sans chapiteaux. Ce type d'arêtes se retrouve en effet dans beaucoup de caves de la région, des XIII^e et XIV^e siècles. Ces voûtes n'ont jamais été restaurées. On retrouve



également un cellier de la même époque et de même style sous la gendarmerie, là où se trouvait la Maison Refuge de l'abbaye. Les monastères possédaient souvent un tel abri au centre de la ville, pour se protéger lors des incursions pillardes ou guerrières. D'ailleurs il existe au fond du cellier un couloir qui ouvre sur un passage fermé par une lourde herse. Ce passage a permis d'ailleurs d'avoir l'eau courante dès le XIV^e siècle. On imagine facilement les nombreux tonneaux rangés dans ces grands espaces.



Par un escalier on atteint le célèbre réfectoire des moines. Célèbre d'abord par son ampleur : 40 m x 10 m et 9 m sous voûte, ce qui donne une idée de l'importance de la Communauté : quatre vingt-dix chanoines et une trentaine de Frères convers. Célèbre également



par ses très belles voûtes d'ogives (fin XIII^e) avec nervures en amande comme celles de la cathédrale d'Amiens, reposant sur des colonnes cylindriques, fines et légères, particulières au Soissonnais. Les chapiteaux sont décorés d'une flore très variée dont un tiers seulement a pu être identifié, même par des spécialistes. Et paradoxalement la vigne est parfois représentée avec des grappes en l'air ! Cette salle est largement éclairée par des roses polylobées. Les textes nous disent que peinte en brun, bleu et or, elle était considérée comme la plus belle salle de la région.

Du cloître, très grand : 39 m de côté, encore complet en 1850, il ne reste que les deux bras, sauvés des militaires. Chacun est divisé en sept travées avec voûtes d'ogives, encore plus fines que celles du réfectoire. C'est la vraie nervure en amande, très effilée vers l'avant. Elles tombent sur des chapiteaux décorés de feuillages très aigus (renoncule, bouton d'or) tout-à-fait XIV^e siècle, que l'on retrouve dans le cloître de l'abbaye

Saint Léger, très différents des sculptures du XIII^e siècle. Contreforts en éperon, décorés de crochets et surmontés d'animaux, la tête en bas pour rappeler toujours aux religieux qu'ils étaient là pour faire le bien mais que le mal existait à l'extérieur. Dans l'archivolte de chaque travée on trouve la campanule des jardins, que l'on appelait au Moyen Age le "gant de Notre Dame". Cette guirlande de campanules se voit également dans l'archivolte des fenêtres de certaines églises des paroisses qui dépendaient de l'abbaye. Chaque travée avait une arcature trilobée surmontée de roses, vitrées pour donner un peu de confort. Car le cloître, c'est le cœur d'une abbaye autour duquel tous ses éléments se regroupent : églises, sacristie, salle capitulaire, chauffoir, cuisine, réfectoire. C'est aussi l'âme de l'abbaye puisque c'est là que le religieux passe le plus de temps à prier et méditer.

Tout proche du grand cloître gothique se trouvait un petit cloître Renaissance qu'un abbé avait fait construire vers 1550, attenant à un petit pavillon. Intact jusqu'en 1870, des obus sont tombés dessus et les militaires ont démoli tout ce qui restait, ne laissant que deux travées. On peut le regretter vivement en voyant la décoration qui subsiste.

Des fouilles américaines importantes, faites depuis douze ans, ont mis en évidence les différents éléments de l'abbaye : le chauffoir, seule pièce chauffée dont il reste une grande arcature et le scriptorium au-dessus, où les scribes écrivaient les manuscrits. On en voit encore les fenêtres. Les fouilles ont permis de retrouver la salle capitulaire qui était grande (15 mètres de côté) avec les bases des colonnes qui soutenaient les voûtes. Cette salle était toujours plus basse que le cloître parce qu'elle était réservée aux chanoines. Les convers n'avaient pas le droit d'y pénétrer mais ils pouvaient écouter les sermons du Père Abbé du haut du bras du cloître. On avait donc déjà découvert, à cette époque-là, que le bruit montait. Les américains ont mis en évidence également la sacristie, toute petite, comme c'était habituel, et la bibliothèque (ou *armarium*), autre petite pièce où étaient enfermés les précieux manuscrits. Les textes disaient d'ailleurs que la porte fermait à clef. Les fouilles à ce niveau ont également mis à jour de nombreuses sépultures religieuses : des sarcophages, (bloc monolithe avec niche céphalique et couvercle) réservés aux Grands Prieurs (les Abbés étaient enterrés dans l'église) et des tombes construites pour les religieux qui étaient inhumés sur la terre avec un petit muret tout autour et parfois un couvercle.

Enfin l'infirmierie était éloignée le long des remparts, car les religieux soignaient les malades et connaissaient les épidémies, en particulier de peste. Un des fléaux du Moyen Age était le " mal des ardents " qui se traduisait par des brûlures, des démangeaisons terribles, notamment aux extrémités. C'est en fait " l'ergotisme gangréneux ", dû à un petit champignon, " l'ergot de seigle ", qui est un poison et dont les paysans étaient souvent victimes car ils se nourrissaient surtout de bouillie de seigle. Il pouvait entraîner à la longue infirmité et même la mort.

A l'emplacement de l'église détruite, on a évoqué ses grandes dimensions : 87 m sur 50 m. Son chevet était plat, ce qui était rare dans les grandes églises comme celle-ci mais fréquent dans les églises du Soissonnais. Il était donc nécessaire de mettre les chapelles sur les côtés, ce qui explique sa grande largeur. Il y en avait quatorze, sept de chaque côté. Au XVII^e siècle, en voulant créer une crypte mortuaire pour les Pères Abbés dans la première chapelle du chœur, on a découvert la tombe d'Hugues Le Blanc, le fondateur de l'abbaye.

Quant aux vignes, elles ont été vendues en grande partie sous Louis XIV lors de la création des hôpitaux généraux qui étaient destinés à recevoir non des malades mais les mendiants et tous ceux qui risquaient de provoquer des troubles. L'hôpital général a d'ailleurs disparu en 1870.

Près de l'entrée se dresse l'ancien logis abbatial, construit à la fin du XVI^e siècle après la Commende de 1566, pour servir de résidence au Père Abbé. En fait celui-ci ne venait que deux ou trois fois par an pour toucher les revenus dont il prenait une grande part. Le rez-de-chaussée, occupé par les boulangers, lors de la démolition de l'église en 1806, a beaucoup souffert. Il est en voie de restauration. Le premier étage par contre a gardé tout son éclat.

C'est avec un souhait de " bon appétit " que notre guide termina cette passionnante visite de l'abbaye Saint Jean des Vignes. Certes nos esprits étaient bien rassasiés, mais pas nos corps ; c'est donc avec plaisir que nous nous sommes rendus à un bon petit restaurant, proche de Soissons, choisi par Monsieur HUGUET, qui nous fit connaître les spécialités locales.